HAL
open science

Les Ardennes, libération et mémoire de la Grande Guerre

Stéphane Tison, Nicolas Charles

To cite this version:

Stéphane Tison, Nicolas Charles. Les Ardennes, libération et mémoire de la Grande Guerre. Historiens et géographes, 2018. hal-01839577

HAL Id: hal-01839577

https://hal.science/hal-01839577

Submitted on 15 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Ardennes, libération et mémoire de la Grande Guerre

Stéphane TISON[1] et Nicolas CHARLES[2]

Occupé depuis septembre 1914, le département des Ardennes a passé plus de 50 mois sous le joug de l'armée allemande. Seul département français entièrement soumis aux troupes de Guillaume II entre 1914 et 1918, c'est aussi là que se déroulent, en novembre 1918, les derniers combats décisifs du premier conflit mondial. L'enjeu est, en effet, le passage par les armées alliées de la Meuse. C'est là que meurt le 11 novembre le soldat Augustin Trébuchon, dont le nom est retenu comme celui du dernier poilu français mort au combat de la Première Guerre mondiale. Bien connu aujourd'hui, nous allons voir que ce ne fut pas toujours le cas et que la mémoire de la Grande Guerre a bien évolué en cent ans, que ce soit à l'échelle locale ou nationale. Le présent article a donc pour but de présenter brièvement la libération des Ardennes par les armées alliées en 1918 puis d'étudier l'évolution de la mémoire des derniers combats de 1918 à aujourd'hui.

La Libération des Ardennes en novembre 1918 : la fin de l'occupation et les derniers combats :

Lorsque les Ardennais voient arriver les premières troupes alliées, ils vivent à l'heure allemande depuis septembre 1914. Cela fait donc plus de quatre années d'occupation pendant lesquelles les civils ont eu à subir les réquisitions, les travaux forcés et autre brimades régulières de l'armée allemande qui administrait d'une main de fer les territoires français et belges passés sous son autorité. Les départements français subissent d'ailleurs un régime beaucoup plus strict, puisqu'ils sont situés dans la zone des étapes, juridiction qui dépend directement de l'Etat-major opérationnel allemand, ce qui n'est pas le cas par exemple de la Belgique qui compte sur son territoire beaucoup moins de soldats allemands au quotidien. La proximité du front implique donc pour la majorité du territoire ardennais une présence allemande forte avec de nombreux casernements et autres terrains militaires. Une partie des soldats est par ailleurs logée directement chez les habitants par manque de place, mais aussi dans un souci de mieux contrôler la population. Sans doute plus de deux millions de Français étaient présents en septembre 1914 dans les régions occupées lorsque l'armée allemande est arrivée. À partir de 1915 et ce jusqu'en octobre 1918, des civils sont évacués par les autorités d'occupation afin d'alléger les contraintes de ravitaillement ; au total, presque 500 000 personnes rejoignent la France « libre » via la Suisse durant cette période. Pour ceux qui restent, l'arrivée des armées alliées est perçue comme une réelle libération, dans tous les sens du terme : les quatre années d'occupation ont créé les conditions d'une véritable crise frumentaire dans les territoires occupés.

Document 1 : le front français après l'été 1918. Source : Manuel d'A. ROUBAUD, Hatier 1929.

Les Ardennes connaissent à nouveau les affres des combats : les positions allemandes sont

1 Maître de conférences en Histoire Contemporaine à l'Université du Mans, spécialiste des guerres de 1870 et 1914-1918. Parmi ses publications : *Comment sortir de la guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme*, Presses universitaires de Rennes, 2011 ; avec H. Guillemain, *Du front à l'asile, 1914-1918*, Paris, Alma 2013 ; avec N. Akhund, *En guerre pour la paix. Correspondance P. d'Estournelles de Constant – N. Murray Butler, 1914-1919*, Paris, Alma, 2018.

2 Professeur agrégé au collège de Monthermé (Ardennes), membre du bureau de la régionale Champagne-Ardenne, doctorant à Paris 1 Panthéon-Sorbonne sur l'occupation dans le Nord et les Ardennes sous la direction de Nicolas Offenstadt. Parmi ses publications : *Enseigner 14-18, les mémoires de la Grande Guerre* (avec Yohann CHANOIR), éditions CANOPÉ, Paris, 2015.

pilonnées par l'artillerie alliée, les Allemands détruisent pour leur part les voies de communications afin de ralentir l'avance inéluctable des armées alliées. En effet, depuis octobre 1918, l'armée allemande ne réussit pas à rétablir la situation : ses généraux en chef savent que l'échec de l'offensive de juillet sonne le glas de leur ambition de gagner la guerre. D'ailleurs, les différents diaristes dans les Ardennes montrent parfaitement dans leur description des soldats allemands que ceux-ci sont, après l'été, complètement démoralisés. À Sedan, Yves Congar et sa sœur Marie-Louise, tous deux auteurs d'un carnet d'occupation[3], décrivent en octobre-novembre 1918, les soldats allemands comme des « défilés d'hommes dépareillés, remontant tête basse vers la Belgique ». Même si les troupes germaniques reculent, ce n'est pas non plus la débandade. En effet, les différents régiments français, mais aussi américains ou italiens qui participent à la reconquête des Ardennes rencontrent en octobre-novembre 1918 des nombreux points de résistances acharnés, dont la Meuse est sans doute le plus important. Le fleuve est une ligne de défense naturelle que les Allemands ont rendu difficilement franchissable en détruisant les ponts. Les troupes américaines atteignent la Meuse à Sedan le 6 novembre, tandis qu'une ultime offensive française de la 163e DI les 10 et 11 novembre permet de traverser le fleuve, dans le but de faire pression sur les négociations en cours qui aboutiront à la signature de l'armistice.

Document 2 : Soldats américains à Fléville. Source : LAMBERT Jacques (Dir.), *Destins liés, occupés et occupants des Ardennes (1914-1918)*, éditions Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2018.

Document 3 : Destructions de novembre 1918 à Grandpré. Source : LAMBERT Jacques (Dir.), *Destins liés, occupés et occupants des Ardennes (1914-1918)*, éditions Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2018.

Document 4 : soldats américains libérant Buzancy. Source : LAMBERT Jacques (Dir.), *Destins liés, occupés et occupants des Ardennes (1914-1918)*, éditions Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2018.

Document 5 : civils accueillant leurs libérateurs américains. Source : LAMBERT Jacques (Dir.), *Destins liés, occupés et occupants des Ardennes (1914-1918)*, éditions Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2018.

La libération est traditionnellement une période assez troublée pendant laquelle plusieurs sentiments se mêlent chez les habitants libérés. Il y a tout d'abord bien sûr la joie de voir l'ennemi quitter le territoire, et avec lui tous les mauvais moments vécus pendant quatre ans. Il y a ensuite la volonté de vengeance vis-à-vis de l'ennemi, mais aussi des compatriotes qui ont collaboré avec ce dernier. Or, en novembre 1918, l'épuration ne se fait pas dans les Ardennes ; ou plutôt elle reste légale, c'est à dire que de nombreuses personnes ou entités[4] qui ont collaboré avec l'occupant vont, dans les mois qui suivent, se retrouver devant des tribunaux pour expliquer leurs actes et être jugés pour trahison. Donc, à l'inverse de ce qui se passe en Belgique par exemple où de nombreux cas de femmes tondues sont signalés en novembre 1918, de tels actes ne sont pas commis en France. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer cette différence : la principale étant sans doute qu'il n'y a pas de vacance du pouvoir à la Libération ; l'État français avait préparé en amont la reprise des territoires aux Allemands. Ainsi les armées françaises disposent d'instructions précises concernant, dans chaque commune libérée, les personnes sur lesquelles s'appuyer pour la remise en place de l'administration française, car leur conduite sous l'occupation a été sans équivoque et sur

3 Yves Congar, *Journal de guerre 1914-1918*, publié sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, éditions du Cerf, 1997.

4 On pense ici notamment à la Gazette des Ardennes, journal pro-allemand en langue française, diffusé dans les territoires occupés. Les principaux dirigeants et journalistes de celui-ci sont jugés dans les mois qui suivent la fin du conflit.

les personnes suspectes de collaboration. Ces dernières sont en général évacuées rapidement pour éviter toute épuration sauvage.

Une fois l'armistice en vigueur le 11 novembre à 11h, les Ardennes sont donc en première ligne, avec leurs libérateurs, pour fêter la victoire.

Document 6 : Le défilé de la victoire à Mézières le 12 novembre 1918. Source : LAMBERT Jacques et WEITZ Reinhold, *Occupations, Besatzungszeitein, Les Ardennes (1914-1918) et la Rhénanie (1918-1930)*, éditions Terres Ardennaises, Charleville-Mézières, 2007.

La fabrique d'un symbole : des derniers combats au dernier mort de la guerre

La mémoire du 11 novembre dans le département des Ardennes telle qu'elle a évolué depuis un siècle s'avère particulièrement représentative de la mutation du regard porté à la fois sur le sens de la Grande Guerre et sur les combattants du conflit. Dans l'espace limité de cet article, nous ne présenterons que les principales évolutions de ces commémorations, en focalisant notre étude sur cette mémoire ardennaise de la Grande Guerre qui se distingue notamment par la progressive mise en valeur des derniers combats menés sur le front occidental.

La trace de l'occupation et des derniers combats est durable dans ce département occupé et libéré dans les dernières semaines du conflit. Jusque dans les années 1960, c'est la libération qui est commémorée, redoublée par le re-jeu de cette expérience au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Alors que les Français au milieu des années 1960 voient se terminer un long temps de guerre avec la fin des guerres coloniales, s'efface progressivement une culture guerrière fondamentalement défensive forgée depuis la défaite de 1870 tandis que s'affirme dans la jeunesse en particulier une culture pacifiste. La figure du combattant, comme victime de la guerre s'affirme également.

Les derniers combats : une mémoire locale (années 1920-60)

Longtemps, les combats du 11 novembre à Dom-le-Mesnil, Vrigne-Meuse et Flize, ceux de la dernière offensive engagée sur le front occidental, ont été noyés parmi les innombrables récits de commémorations de l'armistice et de la libération du territoire dans la presse locale. La cérémonie de Vrigne-Meuse est à peine distinguée parmi les innombrables cérémonies qui donnent lieu à un compte rendu dans la presse ardennaise (*Le Petit ardennais* puis après 1944 *L'Ardennais*). Elle ne donne pas lieu systématiquement à un récit pendant l'entre-deux-guerres et même après la Seconde Guerre mondiale. A chaque anniversaire important toutefois, tous les dix ans, on note un rappel évident de l'épisode. Mais des sondages effectués pour d'autres années, moins symboliques, ne font pas apparaître d'article (1936, 1945, 1950, 1954, 1960, 1970, 1980). De même, dans la presse nationale, comme dans la presse combattante : l'armistice est naturellement associé depuis 1920 à la signature de Rethondes. A l'échelle nationale, les premières négociations et la signature de l'armistice, la joie du 11 novembre occultent les derniers combats, comme si mitrailleuses et canons s'étaient tus la veille. En dehors des personnalités éminentes qui sont associées à la signature, quelques figures de simples soldats émergent au début des années 1920. En particulier celle du caporal Sellier associé au capitaine Lhuillier. Le second accueille la délégation de parlementaires allemands sur la ligne de feu, tandis que le premier est héroïsé comme le clairon de l'armistice, celui qui le premier a lancé les notes du « cessez-le-feu » pour permettre le passage des plénipotentiaires. Pierre Sellier réitéra dans de nombreuses villes les notes saccadées du signal de la fin des hostilités. Il remet ce clairon au Musée de l'Armée aux Invalides en novembre 1925. Si la sonnerie fait clairement partie de la geste symbolique de cette dernière journée de guerre, un autre clairon a sonné lui-aussi un cessez-le-feu, cette fois réel : c'est le soldat Octave Delaluque (1889-1931), du 415e régiment d'infanterie. Réel cessez-le-feu puisque les notes qu'il n'avait pas jouées depuis 1911 et que le capitaine Lebreton lui rappelle mettent fin aux derniers affrontements meurtriers qui eurent lieu à Dom-le-Mesnil et Vrigne-Meuse ce 11 novembre au matin. Or, la presse de l'entre-deux-guerres n'y fait jamais référence, pas plus qu'au dernier soldat français tombé

quelques minutes avant ce cessez-le-feu sur le front occidental, Augustin Trébuchon. Les sondages effectués dans la presse nationale et dans *La Voix du Combattant* se révèlent stériles. La seule occurrence retrouvée date de 1934 : *Le Petit Ardennais*, citant un article d'Antoine de Courson, du journal parisien *Le Jour*, publie le témoignage du lieutenant Bonneval qui fait le récit de cette dernière journée de combat à Vrigne-Meuse, raconte l'histoire du clairon Delaluque qu'il nomme. Le titre « Le dernier mort de la guerre » reste énigmatique ; Bonneval ne peut qu'être évasif : « Qui a été le dernier tué ? Giez, qu'on a vu tomber ce matin-là ou bien ce jeune agent de liaison de la classe 17, dont le cadavre encore chaud fut découvert plusieurs minutes après la sonnerie du « Cessez-le-feu » ? L'image d'un jeune de la classe 17 reste alors[5]. L'une des raisons de l'oubli est certainement le fait que les autorités militaires ont fait en sorte qu'officiellement, aucun soldat ne soit mort au combat le 11 novembre 1918, jour de la victoire. Sur les fiches adressées au Ministère la date indiquée est celle de la veille. Selon Alain Fauveau, « le commandement a, semble-t-il, préféré jeter un voile pudique sur ce dernier épisode de la Grande Guerre[6] » sur le front occidental. De fait, le 10 novembre apparaît toujours sur chaque croix des tombes du cimetière de Vrigne-Meuse.

C'est donc principalement localement que la mémoire du dernier combat est pendant plusieurs décennies commémorée. Un monument dédié à la 163e DI rappelant l'avancée extrême des troupes françaises au signal de l'Épine à Vrigne-Meuse est inauguré le 21 avril 19297 en présence des généraux Gouraud et Boichut et de près de 5000 personnes. La souscription avait été ouverte pour le 10e anniversaire de l'armistice. Il semble que dès lors, la cérémonie devienne annuelle réunissant les anciens combattants de la 163e DI. A cette occasion, le colonel Grasset fait paraître dans *L'Illustration* du 27 avril 1929 un récit fondé sur des témoignages intitulé « Le dernier combat du Communiqué ». Les articles publiés pour le vingtième anniversaire en 1938 montrent une cérémonie importante, mettant en valeur la mémoire des unités qui ont combattu sur les bords de la Meuse, sans isoler l'action des individus. La reprise des commémorations après 1945 ne suscite pas de changements. Gouraud et Boichut étant décédés, un représentant du Ministère des Anciens Combattants est présent en 1948. Ni le dernier clairon, ni le dernier mort ne sont évoqués en 1948, 1954, en 1958 dans *L'Ardennais* et *L'Union*. Seul un article du journal départemental cite rapidement le clairon en écorchant l'orthographe de son nom (« le clairon Delabique[8] »). Les années 1950 voient semble-t-il se mettre en place un rituel nouveau : la lecture des trois derniers communiqués. Et les anciens combattants qui viennent assister à l'hommage se revendiquent comme « ceux du dernier communiqué », comme l'atteste une pancarte brandie par un ancien du 19e RI (143e DI) à Flize en 1958.

Document 7 : Les anciens combattants brandissant à Flize la pancarte « Ceux des derniers communiqués ». Source : *L'Ardennais*, 13 novembre 1958.

Les derniers combats et le clairon Delaluque inscrits dans la mémoire combattante (années 1960-1980)

Toutefois, les choses changent à partir des années 1960. La mémoire locale croise pour la première fois un intérêt national, en particulier dans la mémoire combattante. *L'Almanach des combattants* illustre bien cette évolution. Les récits du 11 novembre sont demeurés très généraux pendant plusieurs décennies. En 1929, Jacques Péricard, son rédacteur en chef, rappelle le déroulement de cette journée « Dix ans après. Comment a été signé l'armistice », en partie réédité en 1958. Le général Mordacq, attaché militaire de Clemenceau se demande en 1936 si l'armistice

5 *Le Petit Ardennais*, 11 et 14 novembre 1934.
6 Alain Fauveau, « Le dernier combat : Vrigne-Meuse, 10 et 11 novembre 1918 », *Revue historique des armées* [En ligne], 251 | 2008. URL : http://journals.openedition.org/rha/291
7 *Le Petit Ardennais*, 11 novembre 1928, 21 avril 1929 ; *Le Petit Sedanais*, 28 avril 1929.
8 *L'Ardennais*, 12 novembre 1958.

n'a pas été signé prématurément. Deux ans plus tard, le rédacteur en chef des Poilus d'orient fait le récit du premier armistice sur le front des Balkans à Belgrade. En 1953, c'est Genevoix qui narre ses souvenirs de Paris le 11 novembre, puis Weygand en 1958. Bref, en dehors de quelques rares récits de prisonniers de guerre, la première négociation occulte les derniers combats. Tout change à l'approche du cinquantenaire. La revue publie en 1961 sur vingt pages le résultat d'une enquête sur l'expérience vécue le 11 novembre par les combattants. Elle réitère en 1968 avec 11 témoignages dont trois sont dus à des anciens du 415e RI, dont le lieutenant Bonneval : ils évoquent pour la première fois dans cette revue l'histoire des derniers combats. Si le traitement du 11 novembre est resté longtemps inscrit dans une approche plutôt diplomatique et militaire, la mise en valeur de l'expérience vécue n'émerge qu'à ce moment. Ce nouvel intérêt s'inscrit dans le contexte d'une historiographie transformée par les historiens-témoins, normaliens souvent mais non universitaires, tels Jacques Meyer, André Ducasse, Gabriel Perreux. Les noms de Trébuchon et de Delaluque n'apparaissent pas dans cette série de témoignages de 1968. Mais dans les Ardennes, leur histoire resurgit. La revue littéraire locale, *La Grive*, retranscrit à l'automne 1960 un article rédigé dans le *Journal des Combattants* distinguant Sellier « clairon des parlementaires » et Delaluque « véritable clairon de la l'armistice»[9]. Le lustre particulier de la cérémonie du cinquantenaire croise cet intérêt pour la parole combattante que l'on retrouve dans la presse : *L'Ardennais* publie ainsi en novembre 1968 une série d'interviews d'anciens combattants racontant leur 11 novembre. Le procédé est d'ailleurs courant depuis 1964 dans les titres de la presse régionale. La narration des derniers combats intégrant l'histoire du clairon Delaluque est effectuée par le témoignage d'André Gazareth, doublement présenté comme légitime car « sedanais, rare survivant des derniers combats ». Le journal départemental consacre un article complet sur Octave Delaluque le 10 novembre 1968 qui devient au cours des années 1960-70 la figure essentielle du discours commémoratif. Figure héroïque inscrite dans une lecture à la fois patriotique et guerrière (défensive), il ranime les vertus du clairon qui se met à découvert pour transmettre les ordres. La résonance plus grande de la mémoire des derniers combats dans la culture combattante comme le nouvel intérêt pour la parole des anciens Poilus explique assurément le succès de la cérémonie du cinquantenaire à Vrigne-Meuse qui attire de 3500 à 4000 personnes et une centaine de drapeaux du département. La cérémonie ne revêt pas toutefois de dimension nationale. Certes placée sous le patronage du Ministère de la Défense, du secrétariat d'État aux anciens combattants, elle n'accueille pas de personnalités d'envergure nationale. Le préfet, le général Beauvallet, commandant la 6e RM représentent l'Etat et l'armée. Au rituel traditionnel d'hommage au monument de l'Épine, aux tombes des morts des 10-11 novembre entourant le monument communal, à la plaque apposée à la gare, à la lecture désormais habituelle des derniers communiqués, s'ajoute l'arrivée de la flamme venue de l'Arc de Triomphe et le défilé d'un escadron du 12e Chasseurs. A partir du cinquantenaire, cette présence de l'État devient durable, signe d'une reconnaissance de l'importance mémorielle de Vrigne-Meuse ; le préfet assiste désormais tous les dix ans dans les années 1970-1980 aux cérémonies de Charleville-Mézières et de Vrigne-Meuse.

Document 8 : La une de *L'Ardennais* du 10 novembre 1968 : Octave Delaluque, le clairon du cessez-le-feu.

Le dernier mort dans la culture populaire au tournant du siècle

La référence à Octave Delaluque reste très présente à la fin du siècle, mais progressivement elle est dépassée par celle du berger lozérien Augustin Trébuchon (1878-1918). Georges Dommelier, élu de Vrigne-Meuse de 1971 à 2008 joue un rôle important dans cette évolution : relayant la parole des derniers anciens combattants entendue depuis son enfance, il effectue des recherches, retrouve la famille de Trébuchon et diffuse son histoire. A cette époque s'affirme une mémoire plus critique alors que les derniers poilus disparaissent (dans les Ardennes, ils sont 104 en 1988 et une quinzaine en 1998). Plusieurs travaux scientifiques établissent un récit non plus transmis mais construit à

9 « Fin d'une légende. C'est à Vrigne-Meuse (Ardennes) qu'a sonné le clairon de la Victoire en 1918 », *La Grive*, 108, octobre-décembre 1960, p. 9-16.

partir des archives militaires, insistant sur le caractère inutile de cette dernière offensive. Gérald Dardart, historien de Nouvion-sur-Meuse10 insiste sur ce combat inutile, inscrivant le dernier combat dans une lecture davantage victimaire, insistant sur des autorités oublieuses, l'absence de reconnaissance de la nation. « Vrigne-Meuse, 1918 : dans les poubelles de l'histoire » titre *L'Ardennais* du 8 novembre 1988 sous le texte de l'interview de l'auteur. Le travail d'Alain Fauveau, petit-fils du chef de bataillon Charles de Menditte, commandant en second du 415e RI, montrera en 2008 l'impréparation d'une offensive improvisée, avec une approche davantage héroïsante11. C'est en tout cas dans cette lecture victimaire que les derniers combats et de plus en plus le souvenir du dernier mort de la guerre apparaissent comme signifiants pour l'ensemble de la société française. Le premier récit trouvé pour le moment sur la mort d'Augustin Trébuchon est un texte publié dans *Paris Match* pour la commémoration de l'armistice en 1988. Au tournant du siècle, la diffusion de la figure symbolique d'Augustin Trébuchon s'inscrit progressivement à la fois dans le discours scientifique, et dans la culture populaire. Pierre Miquel l'évoque dans *La Victoire de 1918* (Tallandier, 1998). Outre un nouveau récit dans *Paris Match* et dans *l'Evénement du jeudi* en novembre 1998, son nom entre dans le *Quid* dès 1996. Son nom est cité dans l'histoire de la Lozère publiée en 2002 chez Bordessoules. Notons que le trait de Jacques Tardi popularise davantage le destin tragique d'Augustin Trébuchon évoqué dans le tome 2 de *Putain de guerre* édité en 2009. Aux nouvelles inaugurations locales (rue Octave Delaluque en 1998, rue Augustin Trébuchon en 2008[12], rue Charles de Menditte en 2011) s'ajoute l'intégration de la mémoire du dernier mort à la mémoire nationale : le nom d'Augustin Trébuchon est donné en 2012 à Rethondes à un jardin rendant hommage à tous les morts pour la France. Le centenaire révèle désormais une large vulgarisation de l'histoire du dernier mort : cité dans des travaux scientifiques britanniques, allemands13, dans des romans de littérature jeunesse[14], voire dans des ouvrages plus insolites15, sujet de reportage (" *Au nom des pères*", réalisé par Romain Potocki pour France 2 le 6 novembre 2010), évoqué au JT de 13h de France 2 le 11 novembre 2014. Le récit emprunte désormais tous les vecteurs culturels, et même le film d'animation supervisé par des spécialistes (François Cochet, Rémy Porte) et produit notamment par l'ECPAD en 2014 avec *Le soldat méconnu*, réalisé par Jérémie Malavoy, en français et en anglais. La mise en valeur du soldat Delaluque, dernier clairon se fait dans un registre désormais plus secondaire, la redécouverte du clairon en 2015 donnant lieu à quelques publications dans la presse tandis que l'émergence d'internet suscite des débats sur cette qualification de dernier mort. Certes, bien d'autres hommes sont morts des suites de leurs blessures jusqu'à la date officielle de cessation des hostilités, et au-delà. Bien sûr, d'autres soldats de l'armée française tombent au combat, notamment le 27 mai 1919 à Bender en Bessarabie (actuelle Moldavie). Ce qui intéresse ici est de voir comment se construit symboliquement une figure syncrétique des morts de la guerre qui sera centrale lors du centenaire du 11 novembre 1918. Déjà les collectivités locales, comme Ardenne Métropole ont décidé de mettre spécifiquement en valeur Trébuchon au même titre que d'autres personnalités identifiées au département : Bayard, Rimbaud, etc. et cela non seulement pour le centenaire mais durablement. Le conseil départemental de la Lozère le met en bonne place sur son site internet. Une autre figure émerge aussi au cours de ce centenaire, celle du dernier soldat allemand, identifié par les réseaux sociaux français de passionnés de la Grande Guerre. Cette mise en valeur est davantage française qu'allemande, le Première Guerre

---

10 Gérald Dardart, *Mourir un 11 novembre : Vrigne-Meuse, la dernière bataille de 14-18*, Nouzonville, Les Cerises aux loups, 1998, 157 p.

11 Alain Fauveau, *art. cité*.

12 *L'Ardennais*, 8 novembre 2008.

13 Gordon Kerr, *A Short History of the First World War : Land, Sea and Air*, 2014 ; Greenhalgh Elizabeth, *The French Army and The First World War*, 2014 ; Guido Knopp, *Der Erste Weltkrieg, Die Bilanz in Bildern*, 2013.

14 Philippe Barbeau, Christian Couty, *Un frère d'Amérique*, Paris, Nathan, 2010 ; Jean Menand, *Champougnes*, Ella éditions, 2014 (ce dernier cite Erwin Thomä).

15 Bruno Léandri, *Les derniers : ultimes numéros, derniers spécimens, histoires de fins*, 2017 ; Olivier Marchon, *Atlas de la France incroyable*, 2014 ; Guy Solenn, *Encyclopédie de culture générale insolite*, 2012.

mondiale ne jouant pas un rôle symbolique majeur dans la culture politique allemande. Le *leutnant* Erwin Thomä sera-t-il, dans une logique de réconciliation franco-allemande, inscrit officiellement dans les cérémonies ? En 1998 avait été annoncé un projet de cérémonie franco-allemande en présence du chancelier allemand et du président de la république, finalement annulé. Une cérémonie de réconciliation s'était malgré tout tenue en présence du consul d'Allemagne à Strasbourg. Le centenaire de 2018 verra-t-il la tenue d'une véritable cérémonie nationale ou franco-allemande ?

Document 9 : Le logo du centenaire, 11 novembre 2018, réalisé par Ardenne-Métropole.